

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 21 février 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Poésie : A mon bouquet, par Charles d'Arlov. — Le tic, par Guy de Maupassant. — Primes du mois de janvier : Liste des gagnants. — La Porteuse de Pain (suite). — L'innocente. — Bibliographie. — Un conseil par semaine. — Récréations en famille : Enigme, anagramme et rébus. — De partout. — Primes du Monde Illustré.

GRAVURES : New-York ; Tentative d'assassinat sur O'Donovan Rossa, par Lucille Dudley. — Portrait de Lucille Dudley. — La Saint-Valentin. — Gravure du feuilleton. — Rébus.

ENTRE-NOUS

Comme tous les ans à pareille époque, on n'entend parler que de la question des licences pour vendre ces boissons alcooliques.

Les adversaires se trouvent encore une fois en présence les uns des autres, les partisans de la tempérance absolue et les hôteliers ; les premiers marchant au cri de "l'alcoolisme, voilà l'ennemi," les autres protestant au nom de la liberté du commerce.

Le grand ennemi de notre société est en effet le roi Alcool, roi despote, auquel on obéit aveuglément sitôt qu'on s'enrôle sous sa bannière. C'est un terrible maître dont on devient l'esclave dès qu'on franchit la porte de son palais.

Le roi Alcool est partout ; presque chaque coin de rue lui appartient, il surgit à droite, à gauche, vous présentant le verre rempli de la "rosée des montagnes" (mountain dew), comme disent les Irlandais avec une emphase admirative.

Que le malheureux qui a lutté avec les difficultés de la vie s'affaîsse un jour, fatigué d'un combat sans espoir, se jette entre les bras du roi Alcool et lui demande l'oubli, cela se comprend, Victor Hugo a appelé ce genre d'hommes les *Misérables*.

Mgr Dupanloup, dans son ouvrage sur la *Charité chrétienne*, dit quelque part : "La langue a du inventer un mot pour désigner ces êtres en qui se rencontrent trop souvent le malheur et l'infamie ; ce ne sont plus des malheureux, ce sont des *misérables*, mot douloureux qui se compose de deux termes : l'un qui les dénonce à la police, l'autre qui a encore les réserves de la pitié, mot à moitié judiciaire, à moitié chrétien."

Ces buveurs sont nombreux.

Mais qu'un homme ayant une position, un métier, une profession qui le fait vivre et lui permet d'élever sa famille honorablement, devienne lui aussi un sujet de Sa Majesté Gin ou Whiskey, c'est ce qu'on s'explique plus difficilement, et malheureusement on constate tous les jours que les différences sociales tendent à disparaître pour faire place à l'égalité devant l'ivrognerie.

On boit partout, en haut, en bas ; l'homme se grise, la femme s'enivre et l'enfant même tombe dans l'engrenage qui l'emporte, le brise et rejette une bouillie de chairs informes.

Ne croyez pas que j'exagère, suivez les rapports des cours de justice, et vous verrez tous les matins hommes, femmes et enfants comparaitrent devant les juges.

C'est la moisson de la nuit, mais ce ne sont que ceux qui, tombés dans le ruisseau, n'ont pu regagner leur demeure et ont été forcés de prendre la boue pour lit.

Et pourtant, ce n'est pas au Canada qu'on boit le plus !

* * *

C'est l'empire britannique qui est le pays par excellence des ivrognes.

Le vin et la bière n'ont pas les effets stupéfiants du gin et du whiskey, et c'est pourquoi les sociétés de tempérance sont moins nécessaires en France et en Allemagne que dans les pays anglais.

De plus, sur le continent européen on boit ouvertement, devant tout le monde, et il en résulte une certaine retenue qu'on ne trouve pas ailleurs.

Le gin et le whiskey ont rencontré en Irlande, il y a quarante ans, un terrible adversaire en la personne d'O'Connell. C'est le patriotisme qui l'inspi-

rait, il rêvait le relèvement de son malheureux pays, et il y avait tant d'énergie, tant de vie, tant de puissance dans l'éloquence de cet homme, que l'Irlande sembla ressuscitée un moment.

Le Père Matthews seconna les efforts d'O'Connell, il était le représentant de la tempérance chrétienne comme le grand orateur était celui du patriotisme.

"Irlandais, leur disait-il, en allant de comté en comté, vous avez deux ennemis, l'orgueil anglais et le gin. Le gin est le complice de vos maîtres, il vous livre à leurs mains en obscurcissant votre jugement et en vous jetant dans des violences dont on profite contre votre grand et malheureux pays. Honneur à l'Irlandais qui lèvera la main pour prêter le serment de ne plus boire de liqueurs fermentées ! Honte à l'Irlandais parjure dont la main ne sécherait pas avant de lever vers sa bouche un verre de whiskey ou de gin, plus lourd maintenant à vos consciences que les montagnes de Sleevobogher ou de Kuskanaour."

Cet appel, fait au nom de Dieu et de la Patrie, fut écouté ; on accourait de tous côtés pour prendre la *pledge*.

"Dieu le veut, disaient les Irlandais, et O'Connell le demande."

L'espérance avait remué profondément ces malheureux opprimés, mais cela ne dura pas, plus que l'espérance, c'est-à-dire, hélas ! tant que vécut O'Connell.

Aujourd'hui, tout est à refaire, l'abus des liqueurs fortes a poussé les Irlandais à se servir de la dynamite, et on ne retrouve plus d'O'Connell.

Socialistes, nihilistes, communistes, vous tous qui voulez supprimer les rois et les empereurs, étendez votre œuvre, faites la complète et commencez par faire sauter le roi Alcool.

Celui là disparu, les autres pourront dormir tranquilles.

* * *

Le problème qui nous occupe n'est pas nouveau, les anciens se sont eux-mêmes émus des ravages de l'ivrognerie, et nous voyons les Spartiates forcer leurs ilotes à s'enivrer et les montrer, ignobles et repoussants, à leurs enfants, pour les dégoûter de l'ivresse.

Ce moyen, excellent au temps de Solon, est tout à fait opposé à nos idées chrétiennes et civilisées, aussi a-t-on recours de nos jours à des mesures moins barbares.

Chez nous, on a la loi Scott qui produit des résultats quasi-négatifs, et j'en donne pour preuve l'exemple suivant :

Dernièrement, un des adversaires de cette loi a publié un petit tableau qui porte en lui-même son enseignement. On sait que, dans les comtés où la loi est observée, aucune boisson enivrante ne peut être vendue par les pharmaciens que sur prescription d'un médecin. Or, le même tableau prouve que *trente-trois* bouteilles de whiskey ont été vendues, en un mois, par le même pharmacien, au même acheteur, sur prescriptions du même médecin.

Voilà certes un étrange malade, un médecin très complaisant et un pharmacien bien aveugle.

Vous voyez qu'on peut aisément tourner la loi-remède.

* * *

J'ai lu l'autre jour, dans un journal américain, qu'un membre de la Législature de l'Ohio croit avoir trouvé enfin, sinon le remède de l'ivrognerie, au moins un terme moyen entre la tempérance absolue et l'ivrognerie.

Il admet que l'on boive, mais il demande qu'un hôtelier ne puisse avoir le droit de donner à boire à un homme ou à une femme qui n'est pas porteur d'une licence du gouvernement. Le prix de cette licence serait de cent piastres par an.

C'est le renversement de toutes les idées admises jusqu'à présent, puisque ce n'est pas seulement le débitant qui est taxé, mais chaque consommateur.

Vous entrez (quand je dis vous, c'est une pure hypothèse) dans un hôtel :

— Un verre de gin !

— Montrez-moi votre licence.

Et si le signalement décrit sur le document ne comprend pas au vôtre : pas de gin.

L'idée est originale et mérite au moins un moment d'étude. C'est pourquoi le gouvernement de l'Ohio n'a pas même voulu en entendre parler.

* * *

Puisque chacun a son système, je ne vois pas

pourquoi je n'aurais pas le mien, et bien que je n'ai pas l'idée baroque de croire que s'il est bon il sera adopté, je vous le donne, n'ayant pas cru devoir le faire breveter à Ottawa.

Il est admis que le gouvernement éprouve de grandes difficultés à faire exécuter ses lois et décrets concernant la vente des boissons enivrantes, et c'est pourquoi je propose qu'il ait lui-même le monopole de cette vente.

Toutes les buvettes des hôtels et restaurants seraient tenues par des employés du gouvernement fédéral, qui aurait ainsi le contrôle absolu sur les agissements du roi Alcool.

En France, le gouvernement a bien le monopole de la fabrication et de la vente du tabac, je ne vois donc pas de raison pour ne pas faire pour le whiskey et le gin, ce qui est possible quand il s'agit de la feuille de Jean Nicot.

Enfin, voilà, c'est mon système.

Mais les hôteliers me font déjà mauvaise mine, assez sur ce sujet, je me tais pour que l'on ne m'accuse pas d'être la mouche du coche qui, pendant que l'attelage tire péniblement le char, fatigue tout le monde de son bourdonnement.

* * *

La Saint-Valentin est passée presque inaperçue cette année, c'est-à-dire que le nombre de lettres envoyées à l'occasion du quinze février a été moins considérable que les autres années, et ce à la grande joie des facteurs de la poste.

Les croquis que LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui ont été pris d'après nature.

Voyez-vous le vieux célibataire, quelle tête furieuse ; à côté, la fillette, toute heureuse, regarde depuis longtemps les jolies images qu'on lui a envoyées ; mais quoi ! le journaliste chevelu n'a pas été oublié ; la vieille fille non plus, hélas ! et que lui envoiet-on, un cœur percé d'une flèche, pauvre vieux cœur ! Le contraste n'est pas loin, la superbe et gracieuse enfant de dix-huit ans se retourne et voit sa femme de chambre qui vient lui remettre le valentin, désiré peut-être en secret ; l'armée du Soudan est là aussi, puis la servante et enfin notre brave Jean-Baptiste qui a reçu un valentin méchant d'un mauvais farceur.

Sur notre première page est reproduite la scène de la tentative d'assassinat de cet homme terrible qui a déjà fait tant de victimes, et qui a failli lui-même se faire tuer dernièrement ; c'est le fameux dynamitard, le fénién, O'Donovan Rossa.

Mais chut ! parions bas, ce croquemitaine des Anglais pourrait m'entendre !

* * *

Je ne suis pas le seul à craindre les dynamitards, et je vous assure que nos députés, à Ottawa, ne sont pas tranquilles pendant qu'ils siègent dans le parlement. Aussi, les ordres les plus sévères ont-ils été donnés aux gardiens, dans la crainte que l'affaire de Londres n'ait un pendant chez nous.

Cette sévérité a même donné lieu, il y a huit jours, à un incident des plus comiques.

Le jour en question, entre chien et loup, un grand gaillard, à mou-tache et cheveux rouge feu, portant un paquet assez volumineux, se présente à la porte d'un des nombreux bureaux du parlement.

Comment avait-il pu pénétrer jusque là ? Mystère !

L'un des gardiens, en l'apercevant, devient plus pâle qu'un linge et crie : à l'aide, au secours ! On se précipite, et le garde, plus mort que vif, montre du doigt l'homme rouge, en bégayant d'une voix que la peur rendait tremblante : dynam.....

On se jette sur le personnage suspect, on lui enlève son paquet, que l'on porte dans un bureau, où on l'ouvre avec mille précautions.

Gare ! tout va sauter !

On trouve six volumes du rapport de la Saint-Jean-Baptiste, par M. P.-P. Charette !

Le pseudo-dynamitard était ce brave Corbeil, *wharfinger* du canal Lachine !

On en rit encore là bas !

LÉON LEDIEU.

La vie est une garde ; il faut la monter proprement et la descendre sans tache. — CHARLET.

Rien n'est aussi divers que la beauté des femmes, si ce n'est l'impression qu'elle produit sur nous.

EDMOND ABOUT.